



HAL
open science

De "Batouala" à "Bacouya, le cynocéphale" : le Cycle de la brousse africaine de René Maran

Charles W Scheel

► **To cite this version:**

Charles W Scheel. De "Batouala" à "Bacouya, le cynocéphale" : le Cycle de la brousse africaine de René Maran. Colloque Hommage à René Maran, Collectivité Territoriale de Martinique (CTM), Jan 2021, Fort-de-France (Martinique), France. <hal-04072892>

HAL Id: hal-04072892

<https://hal.science/hal-04072892v1>

Submitted on 18 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Copyright - All rights reserved

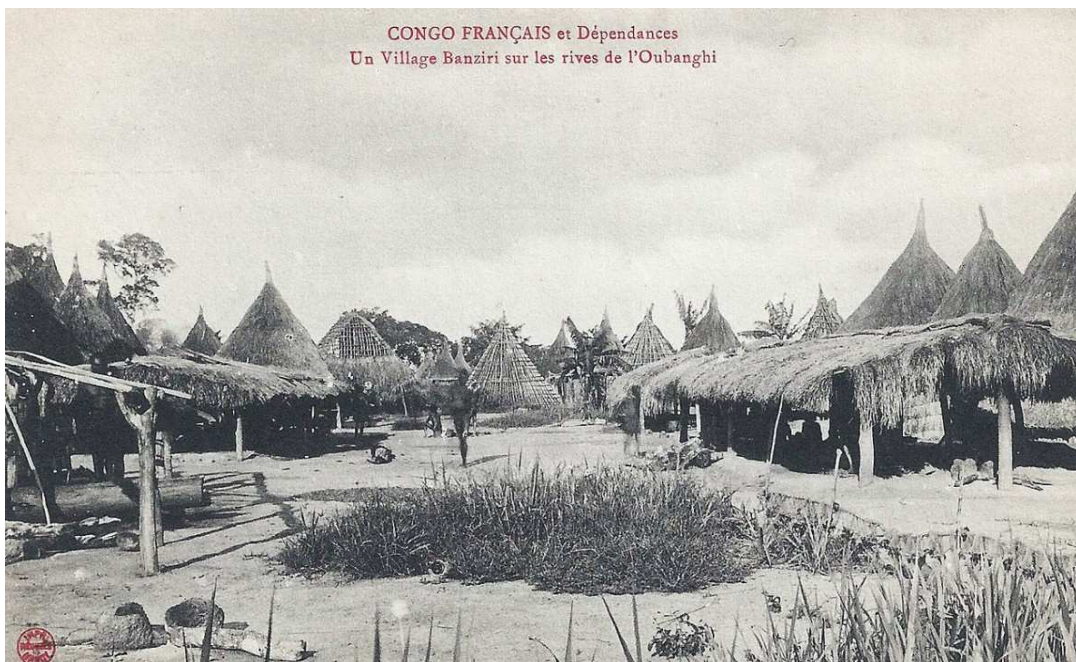
Charles W. Scheel

**De *Batouala* à *Bacouya le cynocéphale* :
le Cycle de la brousse africaine de René Maran¹**

*

Abstract : René Maran n'a passé qu'une dizaine d'années dans les administrations coloniales de l'AEF, mais son séjour en pays banda dans l'Oubangui-Chari a inspiré son imaginaire de romancier et de conteur plus qu'aucun autre espace de sa vie. Après le personnage du vieux chef, le « moukondji », dont le nom est mis à l'honneur dans *Batouala*, ce sont les noms des bêtes de la brousse qui apparaissent dans les titres des romans comme des contes : *Djouma, chien de brousse*, « Youmba, la mangouste », « Bassaragba, le rhinocéros », « Doppélé, le charognard », « Bokorro, le serpent python », « Boum, le chien, et Dog, le buffle », *M'Bala, l'éléphant*, « Baingué, le phacochère », « Les Fourmis », et *Bacouya le cynocéphale*. Et c'est encore une autre bête, Moumeu, le caïman, qui finit par avaler le beau Kossi, héros infortuné du *Livre de la brousse*.

*



*

Comme le montre la liste de la trentaine d'ouvrages publiés par René Maran, incluse dans le programme de ce colloque, l'écrivain, poète à ses débuts, a alterné pendant un demi-siècle de production écrite, des recueils de poésie, des romans ou recueils de contes, et des essais ethnographiques ou historiques – sans parler d'innombrables articles, préfaces et correspondances publiés dans divers

¹ Charles W. Scheel est professeur à la Faculté LSH, campus de Schoelcher, Martinique, de l'Université des Antilles. Cette étude résulte d'une communication faite au Colloque Hommage à René Maran organisé par la Collectivité Territoriale de Martinique à l'Hôtel de la CTM, Plateau Cluny, Fort-de-France, le 15 janvier 2021. Elle sera incluse dans une brochure hors commerce imprimée et diffusée par la CTM.

périodiques ou conservés dans diverses archives. L'ensemble de cette production fait l'objet aujourd'hui d'un double travail de collection. D'une part, par les bibliothèques de l'Université des Antilles et de l'Université de Guyane et, de l'autre, par le « groupe René Maran » qui s'est constitué au sein de l'équipe Manuscrits Francophones de l'ITEM-CNRS pour mettre en chantier une édition critique à orientation génétique – sinon de l'œuvre complète – du moins de ses pans principaux.

L'un de ceux-ci est justement constitué par l'ensemble de textes de fiction que je propose de désigner comme « le Cycle de la brousse africaine »², qui se distingue à la fois de la poésie, des essais, des biographies historiques et des autres textes de fiction à caractère fortement autobiographique, dont le roman *Un Homme pareil aux autres* est l'aboutissement le mieux connu. Il faut avoir lu ce roman pour comprendre qu'il s'agit en fait de *l'homme blessé* que fut René Maran et *qui aurait voulu* être pareil aux autres, alors que son existence fut marquée, tant dans la sphère privée que dans la sphère publique, par certaines violences liées au colonialisme français.

Si la cohérence du « Cycle de la brousse africaine » n'a pas été reconnue jusqu'ici, c'est pour tout un faisceau de raisons, en grande partie liées à l'état du « champ littéraire négro-africain entre 1918 et 1981 », pour reprendre les termes du titre de la célèbre anthologie de Lilyan Kesteloot, parue d'abord en 1967 puis dans une édition augmentée vingt ans plus tard³. Il suffit d'en consulter la table des matières, pour constater que la section « René Maran et *Batouala*, 1921 » y occupe une ligne très isolée entre la « Negro-Renaissance aux Etats-Unis, 1918-1928 » et « L'Ecole haïtienne, 1928-1932 ». Kesteloot évoque brièvement la carrière de René Maran et la place de *Batouala* dans le champ qu'elle travaille, et offre quatre pages d'extraits de ce roman, dont une de la préface (p. 35-40). Elle mentionne aussi que Maran « écrivit encore de nombreux romans sur l'Afrique dont *Le livre de la Brousse*, *Djouma chien de brousse* et des romans psychologiques, *Un homme pareil aux autres* et *Le coeur serré* ». Ne sont mentionnés ni les essais, ni les poèmes, ni les deux autres romans ou les huit contes animaliers. Kesteloot devait évidemment réduire à « l'essentiel » le nombre de pages consacrées à chacun des écrivains sélectionnés pour une anthologie véritablement internationale et très fournie. Or ce catalogue montre aussi à quel point René Maran était un précurseur solitaire – non pas tant de la négritude, n'en déplaise à Senghor – que de la publication d'œuvres *sur l'Afrique noire par un noir*, avant les indépendances, que ce soit dans les champ francophone ou anglophone, pour ne rien dire des champs en

2 Ce Cycle comprend : *Batouala. Véritable roman nègre* (1921/1938) ; *Djouma, chien de brousse* (1927) ; *Le Livre de la brousse* (1934), « Youmba, la mangouste » (1934/1938) ; *Bêtes de la brousse* (1941, qui inclut : « Bassaragba, le rhinocéros », « Doppélé, le charognard », « Bokorro, le serpent python », « Boum, le chien, et Dog, le buffle ») ; *MBala, l'éléphant* (1943 ; et dont l'édition de 1947 inclut « Les derniers jours de Baingué [le phacochère] » et « Les fourmis ») ; *Bacouya, le cynocéphale* (1953) ; « Pohirro » (1987/2018).

3 Lilyan Kesteloot, *Anthologie négro-africaine. La littérature de 1918 à 1981*, Allier (Belgique), Marabout, 1987, 480 p.

langues africaines qui n'existaient pas encore dans cette période de la fin des colonisations.

Une autre raison qui explique l'absence de prise de conscience de la particularité du Cycle de la brousse, est tout simplement la rareté de ces livres, dont aucun n'a jamais eu le succès de *Batouala* – sacré par le Goncourt et magnifié par le scandale – et plusieurs n'ont jamais été réédités après leur sortie originelle. Ainsi *Djouma* – publié en 1927 juste après *Batouala* et *Le Petit Roi de Chimérie* – n'est répertorié que dans deux des bibliothèques de toutes les universités de France⁴. Beaucoup d'universités en Afrique – de création récente, ne possèdent guère que *Batouala*, seule œuvre qui soit restée au catalogue d'Albin Michel sans interruption : Goncourt à succès oblige.



Illustr. Guerriers de l'Oubangui

La double question du genre des textes et de l'espèce des animaux

Une difficulté supplémentaire pour le lecteur est d'ordre générique. Les œuvres de ce cycle ont été publiées soit sous l'étiquette roman, soit sous celle de nouvelle, soit sans aucune mention lorsqu'elles sont ajoutées à la suite d'un roman, comme cela s'est fait pour « Youmba, la mangouste », sur qui le lecteur tombe sans avertissement, à la suite de *Batouala* dans l'édition revue et dite définitive de ce roman en 1938. Or il est évident que le texte de « Youmba, la mangouste » est du même genre que ceux de « Bassaragba, le rhinocéros », « Doppélé, le charognard », « Bokorro, le serpent python » et « Boum, le chien, et Dog, le buffle », c'est à dire

⁴ Ex-æquo avec la Bibliothèque Schoelcher de Fort-de-France, qui peut s'enorgueillir d'en posséder deux exemplaires. Après la BNF, qui possède 27 des titres connus, la Bibliothèque Schoelcher est sans doute la mieux pourvue, avec 23 titres dans ses réserves, alors que la plupart des BU de France ou d'ailleurs n'en compte qu'autour de 5 dans le meilleur des cas (cf. sudoc.fr).

ce que j'appelle ici un conte animalier, quelque part entre fable et nouvelle, alors que les quatre derniers cités ont été regroupés par l'éditeur (Albin Michel, 1941) sous l'étiquette « roman » et le titre *Bêtes de la brousse*.

Manifestement, pour les éditeurs, l'appellation générique était liée à la taille du texte : une œuvre de fiction assez longue pour constituer un volume était étiquetée « roman » même si elle relève plutôt du conte ou du recueil de contes. Ainsi, *MBala, l'éléphant*, qui est un conte assez long, est paru aux éditions Arc en ciel comme « roman » dans un volume grossi d'abord, en 1943, par de belles illustrations, puis, en 1947, par l'ajout de deux contes, « Les derniers jours de Baingué [le phacochère] », et le très court « Les fourmis ». Restent, dans la série des œuvres concernées, *Djouma, chien de brousse* et *Bacouya, le cynocéphale*, qui ont certainement l'envergure d'un roman, car ils sont plus longs que *Batouala*, par exemple.

Cette question du genre littéraire évoquée – sinon résolue – abordons celle de l'espèce des bêtes dont il est question et ce qu'elles viennent faire dans la brousse africaine d'une part, et dans la jungle des titres de romans ou de contes, de l'autre. Le mot « brousse » apparaît dans trois titres : *Djouma, chien de brousse*, *Le Livre de la brousse* et *Bêtes de la brousse*. Le titre le plus énigmatique est le second, que je suis enclin à considérer – avec Maran lui-même et bien des critiques – comme le chef d'œuvre de l'écrivain. Y est contée l'histoire du beau et fort Kossi, depuis le jour de sa naissance dans la case de sa mère, Yamanga, la femme préférée de son père, Doutomikoh, le forgeron et ancien chef du village de Krébédgé, au bord de la rivière Tomi. Après une enfance heureuse de fils gâté par les trois femmes de Doutokomih et par ses deux esclaves, il quitte ses amis à l'adolescence pour se prêter à huit dures saisons d'initiation au statut de « somalé », qui lui permet de rejoindre, alors qu'il n'est âgé que de vingt-deux ans, le conseil des sages de la tribu, gardiens des traditions bandas. Il épouse enfin la belle Yassi, son amie de cœur depuis l'enfance, mais doit faire face à toutes sortes d'épreuves suscitées par la haine de son rival, Tougoumali, et par les jalousies que lui valent sa fierté et son ascension trop rapide au gré de certains dans le village.

La construction du roman est aussi remarquable que le portrait de la brousse et de sa population – tant humaine qu'animale, avec son lot de merveilles et de cruautés indicibles. A la fin, alors que sa bravoure lui a permis de survivre à bien des combats, une seconde d'inattention met le magnifique héros – et, chose rare pour un banda, grand nageur – à la merci d'un autre vieil ennemi : Moumeu, le caïman, tapi au bord du fleuve. *Le Livre de la brousse* est donc un roman d'apprentissage d'un jeune guerrier banda qui apprend à faire face non seulement aux maladies, aux bêtes sauvages de ladite brousse et aux tribus ennemies, mais aussi aux haines de ses congénères et aux cruautés de certaines traditions de sa tribu.

Djouma, chien de brousse est aussi un roman d'apprentissage, qui commence dans la case de Batouala « dont le sommeil ne pouvait se comparer qu'à celui des

enfants ou à celui des morts » – d'ailleurs on l'appelait le « gogolo », c'est à dire le ronfleur, que rien ne pouvait réveiller. Batouala dormait donc quand Mbimé la mélancolique, « vulgaire chienne de brousse que Batouala ne nourrissait qu'à coups de trique », mit bas dans son coin de la case, quatre petits chiots qu'elle vint offrir à Batouala, son seigneur et maître, au petit matin.

De ces quatre chiots, le premier est victime du scorpion et, le second, de Doppélé le charognard, toujours à l'affût, quand les cadavres sont rares, d'une gâterie imprudemment égarée devant une case. Le troisième, Yavrr, est offert à la belle Yassigui'ndja (la neuvième épouse de Batouala, celle qui s'enfuit en hurlant avec son jeune amant Bissibi'ngué quand Batouala, mourant, se lève de sa paillasse pour les maudire à jamais, à la fin du premier roman). Reste donc Djouma, « le petit chien roux », dont on suit la croissance et les frasques dans le village de Batouala où il amuse tout le monde et observe naïvement le sport bizarre que pratique le fougueux Bissibi'ngui avec les diverses femmes de Batouala dès que ce dernier a le dos tourné, mais aussi les activités frénétiques du village, quand Sandoukou, le « capita », vient rappeler au nom du commandant de poste, qu'il faut récolter impérativement un gros quota de caoutchouc sous peine de sévices divers.

Ce que Maran montre en focalisant son récit sur Djouma, c'est en fait toute l'histoire du village de Batouala avant sa conclusion dans le roman éponyme précédent. Djouma découvre la brousse en accompagnant la population aux champs, s'y épuise aussi en ruts frénétiques après avoir succombé aux charmes de chiennes en chaleur. A Grimari, le jour du marché au caoutchouc, Djouma voit comment son maître, le fier Batouala se retrouve enfermé au cachot pour quinze jours en raison des mensonges de Sandoukou, le chef de la milice. Libéré, Batouala oublie ses malheurs en partant à la chasse au feu, féroce, pendant laquelle les Bandas profitent de la confusion pour attaquer leurs ennemis, les Lam'bassis. Batouala en tue dix lui-même et se retrouve fêté en héros par les siens pendant trois jours de débauche.

Trois ans passent et après les funérailles de Batouala, Djouma est chassé à coups de pieds par les hommes « noirs de peau » du village et se retrouve perdu à Grimari, où le commandant de poste, un homme blanc, l'adopte et le gave de sucre et de bœuf en conserve. De chien de brousse, il devient chien de poste, et observe avec cynisme la valse des commandants et leurs diverses tactiques pour plaire à leurs supérieurs, en augmentant les corvées de portage pour « ces salauds de Bandas ». Un jour où il accompagne le commandant dans une tournée, Djouma retrouve le village de Batouala et veut se joindre à la chasse. Mais il est pris dans le feu, et des phacochères paniqués l'éventrent au passage, après quoi Doppélé et d'autres charognards fondent sur lui, ne laissant de Djouma – « chien, fils de chien, que des ossements sans noms ». Et le narrateur de conclure : « La brousse s'était vengée. Son enfant l'avait fuie. / Mais à sa façon, elle avait repris son enfant ».

Il est regrettable que René Maran ne puisse être parmi nous aujourd'hui car on aimerait chipoter sur cette conclusion ainsi que sur le titre du roman. En effet,

contrairement à Youmba, Mourou, Bassaragba et autres pythons et charognards peuplant le parc animalier imaginé par l'écrivain, Djouma n'était pas un chien de brousse mais un chien de case, où il habitait en compagnie des autres espèces domestiquées, à savoir les humains, la volaille et les cabris. C'est-à-dire toutes les espèces vulnérables qui avaient intérêt à se barricader la nuit pour être à l'abri des bêtes sauvages. Une telle protection était plus efficace si doublée par une palissade de branches autour des cases, mais n'avait aucun effet si ce village se trouvait sur le chemin d'un troupeau d'éléphants en colère, qui pouvait dévaster l'ensemble des cases aussi rapidement que les champs de plantation aux alentours. De telles scènes sont décrites avec maestria dans *Mbala, l'éléphant*, animal aussi dangereux que le rhinocéros. Et pourtant, même ce géant du règne animal n'est rien en regard de la force des éléments naturels, lorsque ceux-ci se déchaînent, comme à la fin du roman : « Soudain, d'un nuage plus noir que tourbe, un trait d'un aveuglant éclat tomba droit sur le Vieux Palabreur. / Les éléphants de son troupeau le virent chavirer dans la brousse saturée de pluie, laissant inachevé le barrissement qu'il venait d'entonner à la gloire de la foudre ». Et Maran de décrire la scène magnifique de l'adieu du troupeau à leur vieux chef, « abandonné au bon plaisir de la brousse ».



Pour revenir à la question des espèces, dans le conte « Boum, le chien, et Dog, le buffle », Maran associe deux bêtes de nature opposée, domestique versus sauvage – en s'amusant d'ailleurs à intervertir les noms, car le chien « Dog » et le buffle « Boum » serait évidemment plus cohérent sur le plan linguistique. Or dans ce conte, le chien Boum, « un de ces petits chiens roux comme il en est tant par tout le pays que le Chari et le Logone cernent de leurs lents méandres » est aussi un chien de case. En l'occurrence celle de Randjibaï, un Sara madji'ngaï, dans un coin de brousse que Maran décrit avec sa poésie coutumière, en suivant le nez de son héros canin, quand celui-ci avait envie de gambader hors du village. Pour faire court, Boum finit par rencontrer un troupeau de buffles, entourant leur vieux chef Dog, alors qu'ils sont encerclés par les flammes allumées par les villageois pour une de leurs grandes chasses saisonnières. Ces flammes sèment la panique et font tomber les bêtes de la brousse dans toutes sortes de pièges préparées pour elles. Le grand buffle Dog, aveuglé, tombe sous les coups de sagaies de Randjibaï et ses amis guerriers saras.

Or voilà que Dog « sentit toutefois, avant de partir pour ce pays sans eau et sans herbes [...] qu'une langue amie caressait doucement son mufler [...] et comprit, alors qu'on l'achevait à coup de sagaie [...] que cette langue ne pouvait être que celle de Boum [son ami ouah-ouah...]. / Puis ses pattes se détendirent. Et il mourut ». Le réalisme d'une telle manifestation d'affection entre un animal domestique comme le chien, et un autre aussi sauvage que le buffle d'Afrique, paraît discutable, mais dans ses contes animaliers – qui ne sont pas des contes de fée – le narrateur exprime souvent des pensées ou des sentiments très élaborés pour des animaux. Sauvages ou domestiques, ils sont capables d'exposer, voire de dénoncer, des comportements humains variant de l'admirable au détestable et, comme dans les fables de La Fontaine, les animaux se comprennent, se parlent, et leurs échanges sont généralement savoureux. C'est par le biais des sens des animaux focalisateurs de l'action, que les lecteurs découvrent des secrets que seul le privilège extraordinaire de l'omniscience que s'accorde le narrateur de fiction, permet normalement de mettre sur le papier.

Dans les romans animaliers, *Djouma*, par exemple, il en va de même : c'est la mobilité du petit chien roux, dormant dans un petit coin de la case de Batouala, qui permet au narrateur d'exposer les moments de passion amoureuse du beau Bissibi'ngghi comme les actes parfois sordides du vieux moukondji. Celui-ci, un jour de mauvaise humeur, a tué et fait griller sa chienne Mbimé, la mère de Djouma, et celui-ci reçut ensuite les os de sa maman à ronger.

Dans son dernier roman consacré à la brousse, *Bacouya, le cynocéphale*, Maran commence en soulignant sa diversité à bien des points de vue : « On croit souvent que toutes les brousses se ressemblent. Quelle erreur ! Un Banda n'a rien de commun, bien qu'ils soient tous deux noirs de peau, avec un Mandjia, pas même

quand il le tue et le mange pour se pénétrer de ses vertus. En quoi Yavrr, le petit chien qui parle la langue ouah-ouah, pourrait-il être comparé à Gogoua, le buffle, mainteneur de la civilisation meuh ? Tout les différencie. [...] / Il en est de même de la brousse, peuplée de vie et de mort, et toujours en proie à la faim [...] Chaque brousse a son caractère, sa lumière, sa respiration, son odeur. Surtout son odeur ».

Et Maran de continuer en décrivant précisément – mais aussi poétiquement – les diverses espèces peuplant ces diverses brousses d'un territoire plus grand que la France, avant d'introduire le héros du livre, fort philosophe : « Personne ne peut donc disconvenir qu'il y a brousse et brousse, ni que la meilleure de toutes soit celle où l'on a vu le jour ou que le hasard a imposé à ses hôtes. Bacouya, le cynocéphale partageait la seconde de ces façons de voir ».

Pour résumer, Bacouya, ayant grandi en captivité « pendant douze lunes dans l'intimité d'un deux pieds blanc installé à Krébédgé au bord de la Tomi », était parvenu à comprendre ce qu'il se disait dans cette maison. Et il avait profité de l'inattention du boy commis à sa garde « pour montrer la largeur de son dos à l'homme blanc de peau dont ce boy était l'esclave, et lui, Bacouya, le jouet ». En d'autres termes, ce roman est celui d'un singe marron qui, retourné à la brousse, va devoir apprendre à survivre et à s'imposer tant aux autres mâles qu'aux femelles de son espèce pour en devenir le chef. Ce nouveau roman d'apprentissage est aussi savoureux que les précédents dans les descriptions, les transcriptions de rêves ou de chants, et les scènes dialoguées entre toutes sortes de personnages, principalement entre Bacouya et Koukourou, le perroquet désabusé et ironique, grand pourvoyeur d'informations sur tout ce que même les singes ne peuvent voir du haut des arbres. Qui mieux que les oiseaux, peut observer d'en haut, les ravages faits par les buffles ou les éléphants dans les champs du village de Batouala, ou l'impeccable travail de nettoyage accompli par les fourmis, espèce où « tout se plie à la plus stricte discipline collectiviste », et que rien ni personne ne saurait arrêter ?

L'une des batailles les plus divertissantes du roman est celle entre la tribu des cynocéphales de Bacouya et celle du village de Batouala, agacée par la présence des singes sur leurs terres. Mais la danse de guerre de Batouala, « fier de sa vigueur renommée et des plumes d'apparat plantées dans ses cheveux » fait surgir un Bacouya qui vient faire face à son rival, « se dressant de toute sa hauteur » et baillant en découvrant ses redoutables canines, avant de marteler le sol et de se frapper la poitrine en hurlant si fort avec ses congénères, que Batouala, « gris de peur, prit la fuite, suivi de ses guerriers tantôt si remplis de superbe. »

Il va sans dire que Batouala ne saurait accepter une telle humiliation et il fait battre les tam-tams pour rameuter les villages circonvoisins. Une bataille épique se met en place avec des monceaux de victimes de part et d'autre, mais voilà que « l'homme blanc de peau, suivi de ses noirs exécuteurs de basses oeuvres, venait de franchir la Pombo et mettait ses forces et ses bâtons de foudre à la disposition de Batouala. / D'interminables clameurs saluèrent son arrivée. [Les Bandas déliraient] de joie, » alors que Bacouya, entouré de ses femelles et d'un dernier carré de

fidèles, se disait que « son devoir était tout tracé. Il devait lui abattre ce Blanc, pourvoyeur de cadavres. De quel droit se mêlait-il des différends de famille entre singes à gueule de chien et hommes noirs de peau »? Bacouya se vengerait des lunes de sa captivité à Krébédgé. Mais quand l'homme blanc le mit en joue, la plus vieille des femelles de Bacouya s'interposa et « tomba au pied de son mâle en rauquant un râle affreux » et c'est autour de Bacouya de prendre une fuite éperdue sous les torrents de pluie.

Les dernières pages du roman sont pleines de considérations philosophiques de Bacouya sur la nature des espèces et leurs relations. Abandonné même par ses femelles, il marche dans la brousse. « Bacouya, faisant halte, ferma un instant les yeux pour évoquer une fois encore le village de Batouala. Puis il reprit sa marche grelottante. / Et la boue mouvante des ténèbres l'enlisa. » Voilà les derniers mots du roman et du « Cycle de la brousse africaine » : on voit que Batouala, que l'on avait découvert se réveillant dans sa case de chef au début du premier roman, figure toujours parmi les personnages les plus marquants, même si les titres des œuvres et leur action ont été progressivement envahis par les bêtes, et que la dernière image de la brousse est celle d'un singe, seul dans la nuit.

Mode narratif et posture auctoriale

Cette brève présentation des œuvres réunies ici sous l'étiquette « Cycle de la brousse africaine », et les quelques citations qui l'ont émaillée, ne sauraient rendre justice ni de l'imaginaire de l'écrivain Maran ni de la richesse de son français et des subtilités de son style. Or tous ces éléments sont coulés dans un art du récit que la narratologie permet d'analyser avec plus de précision. En sus d'une unité stylistique remarquable, la particularité des œuvres de ce cycle composé sur une période de quarante ans, est à la fois thématique et modale. La diégèse est composée de la brousse de l'Oubangui-Chari à l'époque coloniale – plus précisément celle autour de « la grande palabre entre zalémans et frandjès » c'est-à-dire la guerre de 14-18 – et, dans ce cadre, évoluent des humains et des animaux selon des modalités complexes, allant de relations individuelles fortes et de fêtes orgiaques de toute une tribu, à des inimitiés ancestrales, des chasses aux bêtes féroces et des luttes intertribales sans merci, compliquées d'interventions sporadiques d'un nouvel envahisseur, l'homme « blanc de peau », assisté de miliciens locaux. Tous ces éléments sont intégrés dans un discours narratif à la troisième personne par un narrateur hétérodiégétique, c'est à dire extérieur au monde des personnages.

Contrairement aux romans autobiographiques de Maran – dont les deux principaux débutent par « Je m'appelle Georges Lindre... » pour *Le Cœur serré*, et « Je m'appelle Jean Veneuse... » pour *Un Homme pareil aux autres* – à aucun moment ne surgit un « je », sinon dans les dialogues entre personnages, enchâssés dans la narration. Ces récits ne sont pas des carnets de voyage, ou des mémoires, même s'ils sont manifestement inspirés par l'expérience du monde décrit par leur auteur, et par les notes et travaux de nature ethnographiques publiés par Maran sous

forme d'essais ou conservés sous forme de manuscrits dans diverses archives. Que ce soit dans les textes étiquetés « romans » ou dans les contes, le même cadre (avec des variantes locales) est décrit avec une même minutie réaliste, qui n'a rien à envier aux romans d'un Balzac ou d'un Zola, et qui se distingue nettement des décors typiques, à peine esquissés, du conte de fée ou du conte folklorique, comme le château, la ferme, la forêt, etc.

Mais ce code de description réaliste est doublé d'un code du surnaturel dans lequel les animaux se voient attribuer des compétences magiques, comme le don de la parole et de la pensée, à l'instar de ce que nous connaissons dans les fables ou les contes populaires. Bref, avant même *Le Passe-muraille* du parisien Marcel Aymé, et bien avant *Cent ans de solitude* du caribéen Gabriel Garcia Marquez, René Maran a campé un narrateur qui neutralise allègrement l'antinomie entre réalisme et surnaturel, et s'inscrit donc dans le mode narratif du réalisme magique, tel qu'il a été défini naguère par la comparatiste canadienne, Amaryll Chanady⁵. Cela commence dès le premier chapitre de *Batouala* où, en attendant que son personnage principal veuille bien se lever, le narrateur consacre quatre pages en focalisation interne au réveil de Djouma, « le petit chien roux et triste » : « Ce n'est point que [le vacarme des canards dans la case] l'eût troublé plus que de coutume. Déjà, du temps de sa mère, que ses maîtres avaient mangé certain jour de famine, – chaque matin ressuscitait pareil vacarme. » Et le narrateur continue d'exposer les pensées désabusées de Djouma sur sa condition de « moins que rien », de chien qu'on peut châtrer pour s'amuser, qu'on ne nourrit pas, et dont on ne se sert qu'à la saison des feux de brousse pour débusquer le gibier. Bref, « il y a belle lurette que rien de l'esprit des hommes à peau noire n'était étranger à Djouma »...

Dès son premier roman sur la brousse, Maran alterne donc les focalisations entre personnages humains et animaux, ce qui lui permet d'infinies et originales variations sur les points de vue, alors même que la réalité de la brousse est partagée par tous, et de « démasquer » chaque espèce en la soumettant au regard d'une autre – souvent avec humour ou ironie. Si le narrateur exprime rarement des jugements directs sur les personnages ou sur les événements décrits, il rapporte, par contre, quantité d'opinions exprimées par des personnages (humains ou animaux), soit dans les dialogues et dans les chants insérés dans le récit (par exemple ceux improvisés par les hommes dans les champs pour se moquer de quelqu'un), soit par le truchement du discours indirect, lorsque le narrateur focalise le récit par un personnage.

Toutes sortes d'opinions négatives voire insultantes sont exprimées : celles de noirs sur les blancs et vice-versa, ou de tel membre d'une tribu sur une autre, détestée ou méprisée, souvent avec retour de la politesse. Il convient donc de se méfier des généralisations hâtives sur les opinions ou la posture de l'écrivain dans

5 Amaryll Chanady, *Magical Realism and the Fantastic : Resolved versus Unresolved Antinomy*, New York, Garland Publishing, 1985. Extraits traduits in : Charles W. Scheel, *Réalisme magique et réalisme merveilleux. Des théories aux poétiques*. Préface de Daniel-Henri Pageaux, Collection Critiques littéraires, L'Harmattan, 2005, 256 p.

ces textes de fiction, en se basant seulement sur tel ou tel passage, ou de les interpréter dans une perspective trop étroite. Ainsi, les approches écologistes sont prisées aujourd'hui et se combinent volontiers avec une perspective postcoloniale, comme dans une étude qui vient d'être publiée sous le titre « La critique environnementale dans les récits animaliers de René Maran » à l'Université Ca' Foscari de Venise, et qui conclut que « René Maran démontre que, avant la colonisation, les habitants de la brousse, hommes et animaux, ont vécu dans une harmonie et un équilibre qui témoignent de la cohabitation heureuse entre les hommes et la nature, dans un système qui utilise les ressources naturelles dans et pour le meilleur équilibre possible ».⁶

Une telle conclusion ne correspond pas du tout à ma lecture car, si dans bien des passages, les effets dévastateurs du système colonial sont en effet dénoncés avec force, notamment quand les habitants des villages sont obligés de s'épuiser à produire du caoutchouc, au détriment des cultures vivrières, ou que la collecte de l'ivoire incite les guerriers à massacrer des éléphants, il n'est guère question de « cohabitation heureuse entre les hommes et la nature », me semble-t-il, dans la majeure partie des oeuvres, où les colonisateurs d'ailleurs n'apparaissent pas. Il y a cohabitation, certes, et parfois des moments heureux, pour les bêtes comme pour les tribus, mais le message qui est illustré de façon lancinante et celui de la dure bataille pour la survie – des individus comme des groupes – bataille où gagne toujours le plus fort ou le plus rusé. Ce qui est communément appelé « la loi de la jungle » vaut donc aussi pour la brousse africaine décrite par René Maran.

Dans la description de cette bataille permanente, le ton adopté par Maran varie beaucoup d'une situation à l'autre, et ses sympathies aussi, selon la focalisation choisie. Mais que les passages soient badins, lyriques, épiques, pathétiques ou tragiques, les descriptions du terrain – hostile ou enchanteur, dans lequel évoluent les personnages sont toujours d'une précision remarquable, incluant un grand nombre de mots africains – bandas ou saras, surtout – et des références innombrables aux rivières, montagnes et villages.

C'est ailleurs que René Maran a exprimé des opinions en son nom propre, à commencer par la bombe à retardement que fut la préface de *Batouala*⁷. Mais aussi dans les correspondances, bien sûr, et dans ce livre étonnant, *Le Tchad de Sable et d'Or*, paru en 1931 aux éditions Alexis Redier, dans la collection « Toutes nos colonies », en pleine exposition coloniale. Or ce livre a été en partie rédigé sur le bateau du retour définitif de Maran pour la France, en 1923, et contient des passages extrêmement personnels sur son expérience en Afrique. Je me contente d'en citer quelques lignes de la conclusion :

6 Lia Milanesio, Università Ca' Foscari Venezia. <https://edizionicafoscari.unive.it/it/edizioni4/riviste/il-tolomeo/2020/1/la-critique-environnementale-dans-les-recits-anima/>

7 Elle n'explora qu'après le « scandale du Goncourt ». On continue d'espérer retrouver dans quelque archive l'avant-texte de cette préface, à savoir le rapport envoyé par Maran au député Candace en 1919, et par ce dernier au Ministre des Colonies, et qui aurait disparu.

« Après quatorze ans d'agonie, une période de ma vie est morte... / J'ai renoncé à l'Afrique pour toujours. La vie civilisée m'a repris d'un coup... / Il est néanmoins des jours où je me laisse aller au souvenir... / La brousse m'a imprégné de ses radiations les plus secrètes et surtout de l'horreur sacrée dont elle envoûte ce qui l'entoure./ Elle m'a saturé de souvenirs. Je me rappelle des riens, qui sont pour moi des bijoux... ».



Illustr. Famille dans la brousse africaine vers 1900

Conclusion

Le Cycle de la brousse africaine de René Maran reste l'une des plus remarquables représentations littéraires d'un espace géographique et social, que l'administrateur colonial, romancier en herbe et ethnographe amateur a conçu à partir de ses patientes observations et ses nombreuses notes prises sur le terrain. Cela à une époque où les bêtes sauvages et les cultures tribales étaient loin d'avoir été éradiquées par l'exploitation coloniale mise en place par la France depuis deux-trois décennies à peine – et très péniblement – dans ce cœur du continent africain si difficile d'accès avant l'avion. En bateau, il fallait deux mois de voyage en partant de Bordeaux pour arriver au poste de Bangui et encore plusieurs jours pour remonter les rivières plus au nord vers les avant-postes de l'administration coloniale où Maran avait été nommé.

Les ressources documentaires collectées sur une période d'immersion de quelque dix ans dans la brousse, ses souvenirs innombrables, son imagination fertile et son art du récit ont inspiré à René Maran la production, sur une période de quarante ans, d'une fresque narrative d'une ampleur incomparable, à ma

connaissance, dans les publications sur le même thème dans les champs littéraires africains – ou même dans le domaine anglophone où le filon « bêtes de la brousse » continue d'alimenter une *world literature* en grande partie rédigée par des conservateurs occidentaux de parcs, au Kenya et ailleurs, amoureux de la nature africaine. Mais la vie des animaux ou des populations impliquées dans ce monde contemporain est autrement affectée par la globalisation que celle dans l'Oubangui-Chari, croquée par René Maran entre 1910 et 1923.

Seule une réédition groupée de ce cycle pourra montrer enfin que *Batouala* n'a été que la première pierre d'un édifice magnifique à la gloire et de la brousse africaine et de la langue française.

*



Illustr. Quelques ouvrages du Cycle de la brousse (BU-Schoelcher)